

tiff. toronto
international
film festival

ARAMIS FILMS
PRÉSENTE

Festival del film
Locarno

Mary QUEEN OF SCOTS

UN FILM DE THOMAS IMBACH



DISTRIBUTION

Aramis Films - Marc André Grynbaum
Tel : 06 99 54 85 24
magrynbaum@orange.fr

Programmation : Pauline Dalifard
Tel : 09 72 46 92 80
Mob : 06 89 65 00 41
pauline.dalifard@aramisfilms.fr

www.aramisfilms.fr

PRESSE

Isabelle Buron
Tel : 01 40 44 02 33
Mob : 06 12 62 49 23
isabelle.buron@wanadoo.fr

Assistée de Daniel Marroquín Botero
Tel : 07 60 86 57 41
assistant@isabelleburon.com

Photos et dossier de presse téléchargeables :
www.isabelleburon.com



Aramis Films
présente

Mary

QUEEN OF SCOTS

UN FILM DE THOMAS IMBACH

Une reine qui a perdu trois royaumes.
Une épouse qui a perdu trois maris.
Une femme qui a perdu sa tête.

D'après « Mary Stuart »
de Stephan Zweig

Avec
Camille Rutherford, Mehdi Dehbi, Sean
Biggerstaff, Aneurin Barnard, Edward
Hogg, Tony Curran, Bruno Todeschini,
Roxane Duran, Joana Preiss, Stephen Eicher

SORTIE NATIONALE LE 12 NOVEMBRE 2014

SYNOPSIS

Mary, reine d'Écosse, grandit en France et est promise à la couronne de France. Mais la maladie emporte son mari et la jeune veuve rentre seule dans une Écosse dévastée par la guerre alors qu'Elizabeth vient d'être sacrée reine d'Angleterre....

« L'œuvre de Thomas Imbach, enfin un film complet qui a saisi la vie de Mary Stuart dans toute sa dimension historique et humaine ».

Luc Mary, historien

Mary Stuart, la reine aux trois couronnes

Ed. l'Archipel, 2009



NOTE D'INTENTION REALISATEUR

Un personnage en quête d'absolu

Marie m'a interpellé intuitivement, c'est un personnage dont je me sens proche, non pas parce qu'elle est de sang bleu, mais par sa personnalité, sa vie intérieure. Elle recherche quelque chose d'inconditionnel. Nous vivons dans un monde où l'on veille à ce qu'il y ait toujours un retour sur investissement. Cela n'intéresse pas Marie, qui préfère se jeter à corps perdu dans sa passion.

En outre, je sens un lien spirituel avec l'un de mes précédents personnages, Lenz. Il succombe à ses idéaux et abandonne la partie. Mary, elle, ne plie jamais dans son combat pour la dignité et la couronne, même après vingt ans d'emprisonnement. A la fin, elle reprend encore une fois son envol sur l'échafaud dans sa robe rouge. C'est à ce moment-là que commence sa légende.

Un autre élément essentiel du film est la relation entre Marie et son Elisabeth. Je dis volontairement «son Elisabeth». Il n'y a pas d'Elisabeth autonome dans le film, elle est soit une partie de Marie, soit son ombre. Dans ce sens, c'est un personnage intérieur: elle ne l'a jamais vue, et ne la connaît qu'à travers des récits et des contacts diplomatiques. Elle se sent pourtant si proche d'Elisabeth qu'elle s'est créé son propre personnage, un personnage intime, comme un combat farouche avec elle-même.

Je prends parti pour la Mary humaine. Voilà l'histoire d'une femme venue au monde en tant que reine, elle n'avait même pas six jours, et cette royauté va lui coller à la peau au point de devenir un rôle existentiel. Je ne parle pas de l'idée de droit divin, mais au fond ça a dû être la même chose que pour tous les enfants jusqu'à aujourd'hui. Nous sommes des rois quand nous venons au monde, tout-puissants dans notre imagination, et nous défendons cette toute-puissance enfantine contre la réalité, qui nous la retire. Voilà pourquoi les histoires de rois nous captivent tant, je crois.

Thomas Imbach



INTERVIEW

Thomas Imbach

Qu'est-ce qui vous a inspiré, en tant que Suisse, pour faire un film sur Marie Stuart ?

Je n'ai pas été inspiré en tant que Suisse, mais en tant que cinéaste et réalisateur. Marie m'a interpellé intuitivement, c'est un personnage dont je me sens proche, pas à cause de son sang bleu, mais à cause de sa personnalité, de sa vie intérieure. Pour moi, elle n'est pas reliée à une culture ou à un pays spécifiques, elle se situe entre la France catholique et l'Écosse protestante, c'est une héroïne européenne. Et naturellement, en tant que Suisse (de l'intérieur) le fait de me pencher sur une reine m'a attiré !

Comment se fait-il que vous ayez situé cette histoire dans son époque ?

Au début, je n'étais pas certain de vouloir faire un film d'époque. J'ai joué avec diverses possibilités; une Marie africaine, un personnage à la « Paris Hilton » moderne, etc. Jusqu'à ce que je décide de rester dans l'époque où l'histoire se situe. J'ai pris comme un défi de me pencher sur le genre du film d'époque, et j'ai constaté que ce genre avait très peu évolué au cours des trente dernières années. Andreï Roublev de Tarkovski et Barry Lyndon de Kubrick ont été pour moi des références importantes. Pour le scénario, nous avons cherché une approche dérobée. De toute façon, une approche plus personnelle me correspondait davantage et je pouvais laisser au spectateur le soin d'imaginer les scènes plus représentatives. Et puis c'était captivant de

tourner un film sans téléphones portables et sans voitures. Je voulais travailler avec la restriction et donner une sensation cinématographique de l'époque. Cela impliquait notamment d'utiliser beaucoup de lumière naturelle, comme des bougies ou la lumière du jour; filmer à hauteur du regard avec une caméra à la main maniée en douceur. Un mode de narration « pré-industriel », où nous observons sans cesse les personnages en nous attardant un instant de plus sur les visages pour en capturer l'effet.

Quel est votre rapport à la littérature et à Stefan Zweig ?

Je connaissais la pièce de Schiller depuis l'école, mais j'ai fui dès le départ ce « pathos sublime ». Et contrairement à Schiller, pour moi, la particularité de ce sujet tient au fait que Marie et Elisabeth ne se sont jamais rencontrées de leur vie. Ensuite, on m'a signalé la biographie de Stefan Zweig et immédiatement, tout est devenu beaucoup plus concret. Surtout que pour Zweig aussi c'est l'intérêt psychologique plus que l'intérêt historique qui est central. Et son roman a donc inspiré le scénario.

Quel genre de personnage est Marie pour vous ? La retrouvez-vous aujourd'hui ?

Je vois chez Marie des qualités qui sont présentes chez moi aussi et qui ne sont plus follement en vogue aujourd'hui. Elle recherche quelque chose d'inconditionnel. Nous vivons dans un monde où l'on veille à ce qu'il y ait toujours un retour sur investissement. Cela n'intéresse pas Marie, elle se jette à corps perdu dans sa passion. Pour moi, c'est une qualité humaine que nous, individus connectés et postmodernes, avons perdue. Ce caractère archaïque de la condition humaine a été important pour moi dans le développement du personnage.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Marie est moins présente aujourd'hui que sa rivale Elisabeth qui, telle une femme manager moderne, a renoncé à toute vie personnelle et le justifie par l'élévation de « l'amour pour le peuple ». Marie a été très présente dans la littérature et la musique du XIXe siècle, mais le cinéma moderne ne lui a pas donné sa chance. Il y a beaucoup de séries sur Elisabeth dans lesquelles Marie joue un rôle secondaire. Mais c'est le personnage de Marie qui m'a intéressé dès le départ. Elle symbolise des valeurs qu'il faut défendre dans notre monde, parce que ce sont des qualités humaines fondamentales ; s'abandonner, ne pas se concentrer uniquement sur le résultat mesurable de ses actes.

Comment décririez-vous la relation entre Marie et Elisabeth ?

La relation entre Marie et son Elisabeth est un élément essentiel du film. Je dis volontairement son Elisabeth. Il n'y a pas d'Elisabeth autonome dans le film, elle est soit une partie de Marie, soit son ombre. Dans ce sens, c'est un personnage intérieur, elle ne l'a jamais vue, ne la connaît qu'à travers des récits et des contacts diplomatiques. Mais Marie se sentait si proche d'Elisabeth qu'elle s'était créé son propre personnage, un personnage intérieur. Les deux femmes ont connu un destin unique. Elisabeth est montée sur le trône après être sortie de prison. En tant que reine écossaise – et brièvement française, Marie a connu la chute puis la captivité. Toutes deux ont été des reines à la volonté affirmée, avec autour d'elles une horde de nobles qui prétendaient leur dire comment on doit régner. Marie était une reine à l'ancienne, mais la reine plus moderne, Elisabeth, la femme manager, ne pouvait pas avoir d'enfants. Elles savaient toutes les deux qu'il y avait sur la même île une femme qui bataillait avec les

mêmes problèmes. Elles étaient parentes et en même temps concurrentes, car Marie conservait ses prétentions à la couronne d'Angleterre, comme le lui avait mis en tête sa famille française. Sa relation à Elisabeth a toujours été pleine de contradictions, mais Elisabeth a été la personne la plus importante pour Marie dans sa vie.

Cette présence d'Elisabeth et la nostalgie de Marie pour sa « sœur » sont au cœur du film, ce qu'illustrent la voix intérieure de Marie et le spectacle de marionnettes. On peut interpréter cette relation de manière classique – deux reines très proches, qui connaissent des tensions, mais ne se rencontrent jamais. Ou la voir sous un angle plus psychologique, comme le combat farouche de Marie avec elle-même.

Comment avez-vous abordé dans le scénario la vie riche en événements de Marie Stuart ? Était-ce important de se concentrer sur une période précise ?

Sa vie a rapidement pris une tournure dramatique, mais je voulais absolument traiter aussi le début et la fin. Ça a donc toujours été une lutte : comment parler d'une chose sans être obligé de raconter toute la biographie ? Là aussi, j'ai suivi Zweig, qui procède de manière très biographique dans son livre, mais en se concentrant sur les deux années les plus dramatiques : l'année où Marie tombe amoureuse de Darnley et l'épouse précipitamment, l'assassinat de son confident Rizzio devant ses yeux, le complot contre Darnley auquel elle a adhéré, et son mariage avec Bothwell – tout arrive coup sur coup, comme un volcan... c'était trop pour tricoter une intrigue. On a procédé dramatiquement de telle façon que les événements surgissent comme des tremblements de terre, ils se nouent imperceptiblement et arrivent d'un coup. Nous nous retrouvons à l'improviste avec

Marie devant des situations qu'elle doit affronter. Le spectateur n'est pas pris par la main ; les facettes et les rebondissements de l'histoire de Marie sont imprévisibles et surprenants ; leur sens s'éclaire seulement après une certaine période de temps vécu. Sa jeunesse française était importante pour moi, afin de montrer dans quel environnement elle avait grandi. Et montrer qu'après la mort de son premier époux François, elle décide de son plein gré de retourner dans sa pauvre Écosse dévastée par la guerre, pas parce qu'elle a le mal du pays, mais parce qu'elle en est la reine légitime.

Comment avez-vous trouvé cette musique ?

J'ai emprunté différentes voies avec la musique. En général, je préfère travailler avec de la musique existante, parce que je me sens plus libre. Au début, j'ai travaillé avec les « Complete Bitches Brew Sessions » de Miles Davis. J'avais même obtenu l'accord du détenteur des droits. Mais après la première projection avec ma distributrice, j'ai pris conscience qu'on allait se couper d'une grande partie du public. Je m'en suis donc séparé vite et sans regret. En rentrant chez moi, j'ai entendu à la radio des sons qui m'ont fait penser à Miles ; je suis resté dans ma voiture garée, à écouter, jusqu'à ce que j'apprenne que c'était une musique de Sofia Goubaïdoulina, qui avait été compositrice en résidence à Lucerne. Sa musique a quelque chose de cinématographique, elle a un univers sonore très particulier qu'on ne peut pas utiliser simplement comme accompagnement. J'ai voulu la rencontrer à Lucerne, mais elle était déjà repartie. Elle m'a fait savoir qu'elle avait plus de 80 ans et n'avait pas vraiment le temps, mais qu'elle était d'accord que je travaille avec sa musique. Le lendemain, j'ai téléchargé un CD épuisé, d'où proviennent 50% de la musique du film. Elle a été enregistrée par une petite maison de disques dans une église de Rostock, avec

des musiciens finlandais. En deux jours, j'avais une nouvelle version. Le troisième jour, j'ai montré le film à nos partenaires à la télévision et ça a fonctionné. Après quoi, je me suis plongé progressivement dans son œuvre, où j'ai trouvé d'autres morceaux correspondant à l'univers de Marie. Sans le détour par Miles et le hasard de la voiture, je n'aurais jamais eu l'idée d'utiliser la musique de Goubaïdoulina.

Comment en êtes-vous arrivé à tourner au bord du lac Léman ?

La production a été comme une odyssee. Elle s'est déroulée de Londres à Glasgow et Dublin, et ensuite sur le lac Léman. Lors de mes repérages, j'ai visité d'innombrables châteaux en Écosse et en Irlande, dont beaucoup de décors d'origine. Nous n'avons pas pu rester en Écosse pour des raisons financières. Notre prochaine étape était Dublin. Lorsque j'ai compris quelles conséquences un tournage en Irlande aurait pour la production, je me suis souvenu de nos essais avec Camille au château de Chillon sur le lac Léman. Contrairement aux châteaux écossais et irlandais, qui sont plutôt des musées, le château de Chillon est un lieu vivant avec des cheminées et des foyers qui fonctionnent, ce qui était très important pour l'atmosphère et la lumière. Et la maison du Prieuré est le plus ancien monastère clunisien de Suisse. Dans la maison, rénovée pendant des décennies par l'écrivain Katharina von Arx, quatre salles importantes nous ont servi de décor. Les décors extérieurs se situent autour de Romainmôtier et de St Ursanne. Nous avons donc pu réaliser la majeure partie du film en Suisse, avec deux groupes de décors, sans plus avoir à nous soucier des contraintes compliquées d'une coproduction à cheval sur plusieurs pays. La séquence en France a été tournée au château d'Anet dans la Loire, où Marie a vécu enfant. J'ai filmé les paysages écossais et quelques châteaux d'origine seul, sans équipe, en Écosse.



NOTES DE PRODUCTION

La vie intérieure de Marie Stuart

Un film sur la reine d'Écosse Marie Stuart évoque des costumes opulents, des batailles et des épées, des histoires d'amour et des intrigues passionnées.

C'est un sujet auquel on a été confronté sans cesse. Que ce soit à travers le drame classique de Schiller, qu'on a lu en classe ou dont on a vu une des nombreuses adaptations théâtrales, ou des séries qui nous ont fait plonger dans l'époque de Marie Stuart.

L'histoire de Marie Stuart a été exposée des milliers de fois et mise en lumière sous différents angles. Une reine catholique et écossaise, qui s'est considérée toute sa vie comme la reine légitime d'Angleterre, et que la reine anglaise et protestante a fini par écarter en la faisant exécuter. L'histoire de sa vie a toujours suscité des opinions et des approches différentes.

Le nouveau film de Thomas Imbach, *Mary Queen of Scots* (Marie Reine d'Écosse), est centré sur le MONDE INTÉRIEUR de ce personnage historique. Imbach nous confronte au profil psychologique de cette femme pleine d'ambivalences et de passions. Cette attention portée à l'aspect psychologique permet d'aborder Marie comme une figure moderne.

Dans le film d'Imbach, Marie n'est ni une sainte tentant d'apporter le bien aux hommes avec sa foi catholique, ni une reine avide de pouvoir faisant tout pour étendre son influence, et que les cadavres n'effraient

pas. Elle est plutôt montrée comme une personnalité mue par son agitation intérieure.

Cet éclairage de Marie Stuart s'inspire du roman de Stefan Zweig sur lequel est basé le film d'Imbach : « *Marie Stuart fait partie de ces femmes dont la réelle capacité de vie est limitée à un laps de temps très court, qui ne vivent pas pleinement leur existence tout au long de la vie, mais dans l'espace étroit et brûlant d'une passion unique.* » (Stefan Zweig, *Marie Stuart*, 1935)

Transposer au cinéma cet « espace étroit et brûlant d'une passion unique » c'est ce qu'Imbach cherche à faire dans son adaptation de Marie Stuart. Il le fait sur différents plans et avec différents moyens, mais avant tout en se concentrant sur la présence physique de Marie. De longs plans-séquences nous donnent le temps d'appréhender l'expression de son visage – son regard, parfois buté et têtu, parfois rempli d'émotion, mais toujours rivé sur son interlocuteur. Ou bien nous la voyons lors d'une chevauchée sauvage, ne faisant qu'un avec son cheval et avec la nature, dans un paysage désertique, rude et inhospitalier. L'autre plan, ce sont les images classiques de la nature elle-même, qui surgissent à l'improviste, reflétant l'état d'âme de Marie. La caméra se déplace de plain-pied à travers des paysages brumeux et tristes, pleins d'une symbolique surréelle. Un cheval sale et solitaire, le rivage de la mer, un chemin sinueux traversant des broussailles labyrinthiques, mais aussi des inserts entièrement noirs, expriment l'intériorité de la reine.

Sur le plan du contenu, le film d'Imbach se concentre sur le non conformisme de Marie et sa volonté farouche de ne se soumettre en aucune façon à des conventions ou à des attentes extérieures, pour obéir seulement à sa loi intérieure : par son com-

portement, Marie ne se conforme ni aux attentes ni aux règles de la société. Elle se voit comme une reine à qui a été confiée la responsabilité de prendre des décisions et elle agit activement dans un monde dominé par les hommes. Emancipatrice, elle s'impose aux puissants lords et ne met pas en doute son autorité en tant que femme. Elle s'efforce de ne pas être victime de ses instincts féminins et de son affabilité, comme son beau-père, Henri II, le lui avait conseillé dans le jardin de la cour des rois de France. De sa voix rauque et profonde, la protagoniste fait donc savoir à chacun comment elle conçoit son rôle de reine. Ce faisant, elle n'apparaît pas obsédée par le pouvoir, mais plutôt naïve, avec une volonté presque enfantine, et aussi résolument idéaliste.

On se rappelle la phrase de la mère française au début du film : « *Tu seras la reine que je n'ai jamais pu être* ». La Marie d'Imbach ne semble pas comprendre cette « prophétie » dans le sens d'un pouvoir terrestre, mais en tant que promesse de réalisation d'une autre aspiration, plus profonde, et pour ainsi dire plus personnelle, plus intime.

La Marie d'Imbach estime qu'elle a le droit d'épouser qui elle veut ou d'infliger des punitions plus douces que ce qu'on attend d'elle. Mais surtout, une chose se révèle comme sa préoccupation obsessionnelle, incompréhensible pour l'extérieur : réunir la couronne d'Angleterre à sa propre couronne d'Écosse, afin que l'Angleterre et l'Écosse, les Catholiques et les Protestants, mais aussi sa cousine Élisabeth 1^e et elle-même, s'unissent. Autant cette idée d'unification extrêmement personnelle est puissante, autant Marie est incapable de la soumettre à la réalité politique et sociale, au point de n'accorder aucune pensée aux conséquences de ses actes.

La poursuite sans compromission de buts intérieurs ne lui a pas apporté une vie plus épanouie ou une plus grande liberté, mais a abouti au contraire à un manque de liberté et un isolement plus grands. Son agitation intérieure cause progressivement sa chute : marginalisée socialement, dans un état d'isolement croissant, nous voyons Marie de plus en plus souvent seule et égarée dans des salles vides, des cours désertes. Elle chevauche comme une folle à travers champs, à la recherche d'une issue, mais les chemins restent les mêmes.

Au fur et à mesure que le monde de Marie se rétrécit dans le film et commence à tourner en rond, une autre figure de style de la mise en scène de l'intériorité apparaît : les pensées, les perceptions et les états intérieurs de Marie se cristallisent de plus en plus précisément autour de la présence imaginaire de « l'autre » – Élisabeth l'absente. Sur ce point précis, Imbach s'en tient plus rigoureusement aux faits que Schiller, qui invente purement et simplement la rencontre des deux adversaires pour les faire discuter de questions concernant le pouvoir et la morale. Imbach utilise le fait que les deux reines ne se sont jamais rencontrées dans la réalité pour mettre en scène Élisabeth en tant que personnage correspondant à l'imaginaire et à la nécessité intérieure de Marie. Dans le film d'Imbach, la reine Élisabeth devient ainsi un personnage intérieur de Marie, en partie elle-même, en partie un deuxième Moi.

Les lettres non envoyées à Élisabeth sont des monologues, les portraits omniprésents de la reine anglaise dont Marie s'entoure, des miroirs. Bien que la véritable Élisabeth ne réponde jamais aux invitations de Marie, et malgré ses tentatives pour tenir Marie sous contrôle avec des projets de mariage, Élisabeth reste une amie dans l'imaginaire de Marie – une personne capable de



comprendre son « state of mind ». Le spectacle des marionnettes, parfois imaginé par Marie, parfois représenté devant un public par son confident Rizzio, éclaire aussi la vision que Marie a de ses relations avec Élisabeth. Les marionnettes, actionnées par un marionnettiste, ne peuvent que se confronter l'une à l'autre. Nous n'entendons jamais de réaction directe de l'antagoniste et nous ne savons pas si le point de vue de Marie est aussi celui de sa concurrente anglaise.

Il devient clair que pour Marie à la fin, l'exécution fait sens sur un plan émotionnel. Dans la dernière scène, elle se tourne vers la caméra et adresse une parole d'adieu à sa cousine Élisabeth. Ayant tout perdu, sans couronne, et de ce fait sans rivalité frontale avec Élisabeth, sa vie n'a plus aucun sens. Fièbre, directe, et avec un sourire, Marie fait part de ses dernières volontés : la hache et la mort d'Élisabeth. Ainsi la fin de *Mary Queen of Scots* souligne encore la singularité de ce personnage historique – la mort elle-même fait partie de sa logique intérieure, de sa volonté propre.

CONTEXTE HISTORIQUE

Marie reine d'Écosse

Marie Stuart naquit en 1542, époque d'intenses luttes de pouvoir entre les maisons royales et les religions en Europe. Âgée seulement de quelques jours, elle devint reine d'Écosse à la mort de son père. Dès sa naissance, elle représenta un danger pour l'Angleterre voisine et ennemie car en tant qu'arrière-petite-fille d'Henri VII, elle pouvait prétendre non seulement à la couronne écossaise, mais aussi à la couronne anglaise.

Le roi Henri VIII d'Angleterre tenta très vite d'écarter ce danger en fiançant Marie à son fils Édouard. Mais cette alliance fut rejetée d'emblée par la mère de Marie et peu après par les Lords écossais. Marie fut cachée et l'agression de l'Écosse par l'Angleterre ne put ébranler la décision écossaise. À six ans, Marie émigra en France, pays allié, afin d'y être mariée au dauphin français et de régner à ses côtés sur la France. Au sein de sa famille française de Guise, Marie eut une enfance privilégiée et en 1559, un an après son mariage, elle devint comme prévu reine de France.

Au même moment, l'Angleterre connaissait aussi un changement de monarque. Après Édouard et « Bloody Mary » (Marie la Sanglante), entrée dans l'histoire à cause de sa persécution sanglante des protestants, Élisabeth Ie prit le pouvoir. La reine protestante, dont la légitimité était sans cesse contestée en raison de sa procréation hors mariage, voulut inciter Marie à renoncer à la couronne anglaise en concluant la paix avec l'Écosse. Mais l'image que Marie s'était forgée d'elle-même contrecarra cette reconnaissance et, après la mort prématurée de son époux François et la perte concomitante de la couronne française, elle rentra en Écosse. Soudain, la concurrente d'Élisabeth devenait un danger immédiat pour le pouvoir anglais.

En Écosse, Marie dut s'affirmer contre les puissants Lords protestants, qui auraient volontiers fait épouser à Marie un de leurs partisans. Mais Marie tomba amoureuse de Lord Darnley, aristocrate anglais et catholique, lui-même descendant de la famille royale anglaise. Leur mariage en 1565 et la naissance de leur fils un an plus tard renforcèrent les craintes d'Élisabeth Ie pour sa couronne. Connue sous le nom de « Virgin Queen », Élisabeth ne se maria jamais. Elle ne pouvait donc pas donner un héritier à la couronne pour asseoir son pouvoir.

Cependant, les sentiments de Marie refroidirent rapidement, si bien que la soif de pouvoir catholique de Darnley ne rebuta plus seulement les Lords protestants et la reine d'Angleterre. Après que Darnley eût fait assassiner le plus proche confident et conseiller de Marie, Rizzio, celle-ci lui tourna résolument le dos. Le but déclaré de toutes les parties prenantes fut dès lors de se débarrasser de Darnley. Deux ans après le mariage, l'époux rejeté perdit la vie dans une explosion. Très vite, le comte de Bothwell, proche de Marie, fut considéré comme responsable de l'assassinat du roi. Le mariage de Marie avec Bothwell deux mois seulement après la mort de son époux, vint confirmer la rumeur publique. L'on insinua que ce mariage tactiquement malavisé et conclu à la va-vite venait de ce que Marie était enceinte de Bothwell. Les Lords écossais se retournèrent ouvertement contre Marie et ne reconnurent plus son pouvoir.

Ignorant les avertissements de ses conseillers, Marie se réfugia chez sa cousine Élisabeth Ie, à qui elle avait insinué toute sa vie qu'elle était en fait la reine légitime d'Angleterre. Comme elle ne renonçait pas à ses prétentions, Élisabeth la fit enfermer pendant dix-neuf ans dans ses appartements. Mais même prisonnière, Marie représentait encore une menace. Elle avait de nombreux alliés qui espéraient faire triompher leurs intérêts en la soutenant. Sa famille catholique française de Guise, qui fut l'instigatrice des guerres de religion et de la nuit de la Saint Barthélemy, voyait en Marie une chance d'étendre sa puissance catholique en Angleterre. L'Espagne et l'Église catholique étaient aussi intéressées par la mort d'Élisabeth. Le pape lui-même déclara qu'assassiner Élisabeth Ie ne constituait pas un péché.

Après diverses conspirations et intrigues, la découverte d'un complot fut décisive pour la condamnation de Marie. Dans un échange de lettres, Marie avait reçu des informations sur le plan destiné à la libérer. Mais les lettres furent interceptées par un espion anglais. Les Anglais falsifièrent une des lettres en y ajoutant un projet d'assassinat de la reine d'Angleterre. En répondant à cette lettre en 1586, Marie signa son arrêt de mort.

Élisabeth ne proclama l'ordre d'exécuter Marie que quelques mois plus tard, et ce uniquement parce que le document était resté sous une pile de papiers à signer. En 1587, la reine écossaise fut exécutée en l'absence d'Élisabeth. Vêtue de lingerie rouge, signe de son pouvoir royal, Marie se mit elle-même en scène en tant que seule reine authentique. L'époque élisabéthaine en Angleterre prit fin avec la mort naturelle d'Élisabeth en 1603. Après sa mort, le fils de Marie Stuart, Jacques VI, réunit les deux pays de Grande-Bretagne et accomplit ainsi ce que Marie avait si ardemment désiré pendant son bref règne.



FICHE TECHNIQUE

Suisse / France – 2013 / 120mn – Couleur – 1.85 – 5.1

Scénario et réalisation : Thomas Imbach / **Co-scénaristes :** Andrea Staka, Eduard Habsburg / **Production :** Andrea Staka, Thomas Imbach **Production exécutive :** Emilie Blézat, Sibylle Sarah Imbach / **Image :** Rainer Klausmann S.C.S. / **Son :** Peter Braker / **Montage :** Tom La Belle / **Maquillage et coiffure :** Ronald Fahm, Martine Felber / **Costumes :** Rudolf Jost / **Décors :** Gerald Damovsky / **Musique :** Sofia Gubaidulina

Une production Okofilm Productions GmbH / **En co-production avec** SRF - Schweitzer Radio und Fernsehen ; SRG SSR ; ARTE ; Sciapode / **Avec le soutien de :** Bundesamt für Kultur - Zürcher Filmstiftung - Suissimage - Programme Media de l'Union Européenne - Kanton Luzern Uri - Film Location Riviera - Yverdon-les-Bains - Focal : Stage pool

FICHE ARTISTIQUE

Mary Queen of Scots Camille Rutherford
Rizzio Mehdi Dehbi
Bothwell Sean Biggerstaff
Darnley Aneurin Barnard
Moray Edward Hogg
Knox Tony Curran
De Croc Bruno Todeschini
Mary Seton Roxane Duran
Marie De Guise Joana Preiss
Mary Fleming Gaïa Weiss
Mary Beaton Stephan Eicher

FESTIVALS

Festival International du Film de Locarno 2013 – *En compétition*
Toronto International Film Festival 2013 – *Sélection Officielle*
AFI Fest 2013 - *Sélection officielle*
Prix du cinéma de l'académie du film suisse 2013 - *Catégorie Meilleur Film*
Festival de Glasgow 2014 - *Sélection officielle*
Festival de Portland 2014 - *Sélection officielle*
Festival Int du film Camerimage à Bydgoszcz 2013 (Pologne) - *Sélection officielle*

ACTEURS DU FILM

CAMILLE RUTHERFORD

Mary Queen of Scots

Née en 1990, Camille Rutherford est franco-anglaise. Elle commence sa formation d'actrice à Clermont-Ferrand dans le Conservatoire National de la région. En 2008, elle intègre le Conservatoire National Supérieur d'art dramatique où elle suit les cours de Guillaume Galiène et obtiendra son diplôme en 2012.

Dès 2010 elle enchaîne des petits rôles au cinéma : *Des filles en noir* de Jean Paul Civeyrac (2010), *Un Été Brûlant* de Philippe Garrel (2011), *Les Coquillettes* de Sophie Letourneur (2012), *La vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche (Palme d'Or en 2013) et elle prête même sa voix à Leos Carax dans *Holy Motors* (2012).

En 2011 elle décroche pour la première fois un rôle principal dans un long-métrage. Elle joue Carmen, la jeune passionnée et engagée, dans *Low Life* de Nicolas Klotz. Le film est présenté en compétition au festival de Locarno 2011 et ce rôle vaut à Camille d'être nommée dans les Révélation des Césars.

MEHDI DEHBI

Rizzio

Il commence sa formation artistique à l'Académie Gretry de Liège en Belgique. À dix-sept ans, il déménage à Bruxelles pour étudier au Conservatoire Royal d'Art Dramatique. Il poursuit sa formation au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris et à l'Academy of Music and Dramatic Art de Londres.

En 2002, il décroche son premier rôle au cinéma dans *Le Soleil Assassiné* d'Abdelkrim



Bahloul, rôle qui lui vaut une nomination dans la catégorie Meilleur Acteur aux Prix Joseph Plateau. Il interprète, en 2009, une femme et un travesti dans *La Folle Histoire d'Amour de Simon Eskenasy* (Jean-Jacques Zilbermann). En 2010, il incarne un jeune Palestinien dans le téléfilm *L'Infiltré* (Giacomo Battiato) et remporte un Fipa d'Or en tant que Meilleur Acteur.

Pour son rôle de Yacine dans *Le Fils de l'Autre* de Lorraine Levy, il est distingué par le comité Révélation des Césars. Le film *A Most Wanted Man* d'Anton Corbijn, où il joue aux côtés de stars internationales comme Philip Seymour Hoffman, Rachel McAdams et Willem Dafoe est à l'affiche en ce moment.

SEAN BIGGERSTAFF

Bothwell

Il commence très jeune sa formation au Scottish Youth Theatre de Glasgow, attirant, à quatorze ans, l'attention d'Alan Rickman qui lui propose le rôle de Tom dans *The Winter Guest* (1997).

Puis, dès 2001, il interprète Oliver Wood, le capitaine de l'équipe de quidditch dans la saga de long-métrages de *Harry Potter*.

Depuis, il fait des prestations sur tous les domaines: il apparaît à la télévision dans la mini-série *Doctor Who* : Shada (2003) ou le téléfilm *Consenting adults* (2007). Quant au théâtre, en 2005, il joue le rôle de Matt dans la première mondiale de la production *Girl With Red Hair*, une pièce de Sharman McDonald (scénariste de *The Winter Guest*). Puis, en 2006, il est à nouveau présent sur le grand écran, en jouant le rôle principal dans la comédie *Cashback*, de Sean Ellis.

ANEURIN BARNARD

Darnley

Aneurin Barnard est né en 1987 au Pays de Galles. Il commence sa carrière en 2003 en incarnant le jeune Jonathan dans la série télévisée *Jacob's Ladder* et apparaît ensuite dans divers films et séries télévisées. En 2011, il joue pour la première fois au cinéma dans la superproduction historique américaine, *Le Sang des Templiers* (de Jonathan English), dans l'Angleterre du XIIIe siècle. La même année, il joue le rôle principal dans le film *Hunky Dory*, de Marc Evans avec Minnie Driver.

Pour son interprétation de Tommy dans *Citadel* de Ciaran Foy (2012), il remporte le prix du Meilleur Acteur au Festival International du Film Fantastique de Puchon.

Depuis, il a joué des rôles principaux dans diverses productions comme *The Facility* (d'Ian Clark, 2012), *Emanuel and the Truth about Fishes* (Francesca Gregorini, 2013) avec Jessica Biel et Alfred Molina et *Trap for Cinderella* (2013). Le film *Mariah Mundi and the Midas Box* avec Charlie Sheen, dans lequel il interprète Mariah Mundi, est actuellement en postproduction.

EDWARD HOGG

Moray

Edward Hogg a étudié à la Royal Academy of Dramatic Art de Londres de 1999 à 2002. Son interprétation du jeune Mr. Bray dans le film *Nicholas Nickleby* en 2002 lui a valu pour la première fois la reconnaissance du grand public et a fait démarrer sa carrière.

En 2009, il a été distingué en tant que Meilleur Acteur au Monterey International Film Festival et au Mumbai Film Festival pour le rôle de Jesco White dans *White Lightning* de Dominic Murphy. Le film a en outre été montré dans le cadre du Festival de Sundance et dans la section Panorama à la Berlinale.

Depuis, il enchaîne des rôles principaux comme dans *Anonymous* de Roland Emmerich, *Imagine* de Andrzej Jakimowski (2012) ou *The Comedian* de Tom Shkolnik. Le film d'Andy Wachowski, *Jupiter Ascending*, où il est aux côtés de Channing Tatum et Mila Kunis est en postproduction actuellement.

TONY CURRAN

Knox

Tony Curran a commencé sa carrière en 1986 avec la série télévisée *Dramarama* et a joué depuis dans de nombreuses séries anglaises et américaines, comme *24 heures chrono*, *Mentalist*, *Les Experts* et *Boardwalk Empire*.

En 1994, il décroche son premier rôle au cinéma dans *Being Human* (Bill Forsyth), aux côtés de Robin Williams et John Turturro. Une série de films très célèbres ont suivi, dont *Gladiator* (Ridley Scott, 2000), *Pearl Harbour* (Michael Bay, 2001), *La Ligue des Gentlemen Extraordinaires* (de Stephen Norrington, 2003) avec Sean Connery, *Flight of the Phoenix* (John Moore, 2004) et *X-Men Le Commencement* (Matthew Vaughn, 2011) avec Jennifer Lawrence, Michael Fassbender et James McAvoy.

Pour son interprétation de Clyde dans le film d'Andrea Arnolds, *Red Road*, il a reçu en 2006 le BAFTA Award d'Ecosse et le

British Independent Film Award en tant que Meilleur Acteur.

BRUNO TODESCHINI

De Croc

Bruno Todeschini débute au cinéma en 1986 avec *Le caviar rouge* (Robert Hossein). Les années suivantes, il apparaît plusieurs fois dans des séries et des téléfilms. Dans les années 90, ses apparitions dans le cinéma, notamment d'auteur, prennent à nouveau le dessus : il apparaît aux côtés de Nicola Garcia dans *Outremer* (1990) de Brigitte Rouan, sous la direction d'Arnaud Desplechin dans *Le sentinelle* (1992), il interprète Armagnac dans *La reine Margot*, de Patrice Chéreau, aux côtés de Daniel Auteuil et Isabelle Adjani...

Il a été nommé dans la catégorie Meilleur Acteur aux European Film Awards en 2003 et en 2004 aux Césars pour le rôle de Thomas dans un autre film de Patrice Chéreau : *Son Frère*. Pour ce même rôle, il a remporté le prix du Meilleur Acteur aux Prix Lumières en 2004. En 2008, il a été nommé dans la catégorie Meilleur Acteur aux Prix du Cinéma Suisse pour son interprétation de Serge dans le film de Jacob Berger, *1 Journée*.

ROXANE DURAN

Mary Seton

Roxane Duran est une actrice franco-autrichienne née en 1993. Michael Haneke lui offre son premier rôle dans le drame historique *Le Ruban blanc*, récompensé par la Palme d'or au Festival de Cannes 2009.

À 19 ans, elle fait ses premiers pas au théâtre dans le rôle d'*Anne Frank* avec

Francis Huster, dans une pièce écrite par Éric-Emmanuel Schmitt.

En 2013, elle interprète le rôle de la princesse face à Mads Mikkelsen dans *Michael Kohlhaas* d'Arnaud des Pallières (en compétition officielle au Festival de Cannes).

JOANA PREISS

Marie De Guise

Actrice, artiste, cinéaste et musicienne, Joana Preiss a joué entre autres dans les films de Christophe Honoré (*Tout contre Léo*, 2001 ; *Ma Mère*, 2004 ; *Dans Paris*, 2006), Olivier Assayas (*Fin août, début septembre*, 1997 ; *Clean*, 2004 ; *Noise et Paris je t'aime*, 2006 ; *Boarding gate*, 2007), Nobuhiro Suwa (*Un couple parfait*, 2005) ou Lisa Azuelos (*LOL*, 2009) et a collaboré aux œuvres visuelles et sonores de Nan Goldin, Ugo Rondinone, Dominique Gonzales Foerster et Céleste Boursier Mougenot.

Au théâtre, elle a joué 10 ans dans les spectacles de Pascal Rambert puis avec Éléonore Weber.

STEPHAN EICHER

Henri II

Né en 1960 à Münchenbuchsee, d'un père d'origine Yéniche et d'une mère alsacienne, Stephan Eicher est un artiste suisse essentiellement connu en tant qu'auteur, chanteur et compositeur. Il a également réalisé des œuvres graphiques. Il apparaît pour la première fois au cinéma en tant qu'acteur, dans *MARY QUEEN OF SCOTS*.

L'ÉQUIPE TECHNIQUE

THOMAS IMBACH Réalisateur

Thomas Imbach est un des réalisateurs suisses les plus intéressants de ces dernières années. Il a exploré dans son travail les frontières entre fiction et documentaire, ainsi que les techniques traditionnelles du cinéma et les nouvelles technologies.

En 1994 il réalise *Well Done*, film sur le quotidien des employés et des directeurs d'une banque zurichoise High-tech et remporte le prix Fipresci de la critique internationale au Festival du Film de Leipzig et le Prix du Film de Zurich.

Ghetto, son film suivant, sur des adolescents en dernière année à l'école, juste avant le grand saut dans la vie adulte, a remporté le prix du *Meilleur Documentaire* au Festival International du film de Mannheim-Heidelberg, le « Prix Giampaolo Paoli » au Festival International du Film de Florence, et le Prix du Film de Zurich en 1997.

Ensuite, avec *Happiness is a Warm Gun* (2001), drame sur la mort non élucidée du couple Petra Kelly et Gert Bastian, Imbach poursuit son travail dans le même style caractéristique, avec des sujets de fiction et un travail de direction d'acteurs passionné. Le film a été nommé au Pardo d'Oro 2001 et a fait partie de la sélection officielle à la Berlinale 2002. Il a remporté le Prix du Film de Zurich en 2001 et a été nommé dans la catégorie Meilleur Film suisse la même année.

Son film suivant, *Lenz* (2006), inspiré de la nouvelle éponyme de Georg Büchner (1835), est présenté en avant-première au forum de la Berlinale en 2006 et aux festivals de Melbourne, Vancouver, Wrocław, Linz, Locarno et Leeds.

Un an après, il réalise *I was a Swiss Banker*, un conte sous-marin sur le banquier suisse Roger Caviezel. Le film est présenté en avant-première à la Berlinale 2007.

Cette même année, Imbach fonde la société Okofilm Productions à Zurich, avec la réalisatrice et productrice Andrea Štaka. Leur objectif est de produire et réaliser tous les deux des films indépendants et exigeants sur le plan artistique en vue d'une exploitation cinématographique internationale.

En 2011, Thomas Imbach décroche à nouveau le Prix du Film de Zurich avec son autobiographie fictive, *Day is Done*, présentée dans le cadre du forum de la Berlinale.

ANDREA ŠTAKA Co-Auteur/Productrice

Andrea Štaka est auteure, réalisatrice et productrice. Ses films, *Hôtel Belgrade* et *Yugodivas*, lui ont valu d'être reconnue dans des festivals comme Locarno et Sundance et ont reçu de nombreuses distinctions. *Das Fräulein* (2006), son premier long-métrage pour le cinéma, a remporté le Léopard d'Or au Festival du film de Locarno, le Prix du Coeur de Sarajevo, le Prix du Film Suisse dans la catégorie Meilleur Scénario. Elle vient de produire et réaliser le film *CURE* présenté à Locarno en Aout 2014.

EDUARD HABSBURG-LOTHRINGEN Co-Auteur

Eduard Habsburg a écrit divers courts-métrages et films pour la télévision, comme

Der Weihnachtshund pour ORF/ZDF, *Un Noël de chien* (2005) ou la série de documentaires *Wo grafen schlafen*. En 2013, il a écrit *Lafnestcha* (réalisée par Veronika Riz) et *Mary Queen of Scots*. Il est en outre membre du Parlement européen de la culture.

RAINER KLAUSSMANN Chef Opérateur

Rainer Klausmann a débuté comme assistant caméraman sur des films comme *Fitzcarraldo* (1982) de Werner Herzog et a par la suite signé la photo de *Komiker* de Markus Imboden, *Le Pandore* d'Urs Odermatt, *Cerro Torre, le cri de la roche* (1991) de Werner Herzog.

En 2000, il remporte son premier Prix du cinéma bavarois pour son travail sur *Das Experiment* (2001) d'Oliver Hirschbiegel, réalisateur qu'il retrouve à nouveau en 2004 pour *La Chute* et en 2005 pour *Invasion*, deux succès internationaux.

Il signe aussi une collaboration prolongée avec Fatih Akin, s'occupant de *Solino* (2002), *Head-on* (2003), *De l'autre côté* (2007) et *Soul Kitchen* (2008).

En 2004, il reçoit le German Camera Award, le Golden German Film Award et le Golden Camera 300 lors du Festival international de la photo cinéma de Bitola, en Macédoine, pour *Head-on*.

2013 sera pour lui l'année des réines, avec *Mary Queen of Scots* et *Diana* d'Olivier Hirschbiegel.

Aramis Films
présente

DISTRIBUTION

Aramis Films - Marc André Grynbaum
Tel : 06 99 54 85 24
magrynbaum@orange.fr

Programmation : Pauline Dalifard
Tel : 09 72 46 92 80
Mob : 06 89 65 00 41
pauline.dalifard@aramisfilms.fr

www.aramisfilms.fr

PRESSE

Isabelle Buron
Tel : 01 40 44 02 33
Mob : 06 12 62 49 23
isabelle.buron@wanadoo.fr

Assistée de Daniel Marroquín Botero
Tel : 07 60 86 57 41
assistant@isabelleburon.com

Photos et dossier de presse téléchargeables :
www.isabelleburon.com

Mary

QUEEN OF SCOTS

UN FILM DE THOMAS IMBACH

Une reine qui a perdu trois royaumes.
Une épouse qui a perdu trois maris.
Une femme qui a perdu sa tête.

D'après « Mary Stuart » de Stephan Zweig

SORTIE NATIONALE
LE 12 NOVEMBRE 2014